

FRÉDÉRICK GRAVEL

GroupeD'ArtGravelArtGroup

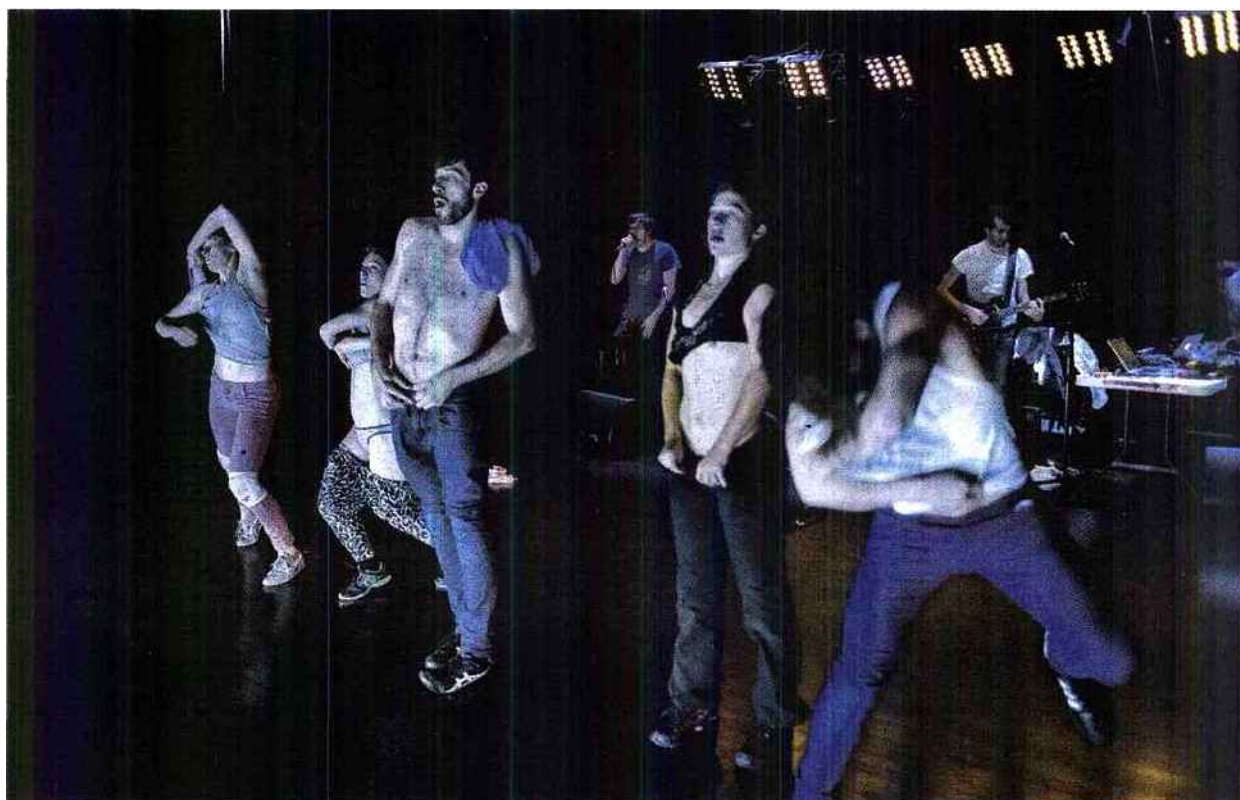
Revue de presse
|sélection|

Usually Beauty Fails

Gravel Works

Tout se pète la gueule, chérie

Cabaret Gravel Cabaret



«Usually Beauty Fails?» de Frédéric Gravel. PHOTO DENIS FARLEY

DANSE Le chorégraphe québécois présente deux pièces rock'n'roll à Paris, au Théâtre de la Bastille, dont l'une invoque Nietzsche.

Frédéric Gravel, sans gravité

GROUPE D'ARTGRAVEL ARTGROUP «USUALLY BEAUTY FAILS?» Jusqu'au

11 octobre, 20h. «**AINSI**
PARLAIT...» Du 13 au

18 octobre à 21h, Théâtre de la
Bastille, theatre-bastille.com

En France, où il commence à tourner pas mal, le Québécois Frédéric Gravel est un peu chez lui. Il manie si bien la langue française, lui redonnant quelque noblesse et son sens de l'hospitalité, qu'il peut s'installer légitimement au Théâtre de la Bastille pendant deux semaines. Où ils nous invitent à passer, ce que l'on a fait sans hésitation : bienvenue chez vous. Le groupe d'ArtGravel ArtGroup (GAG) mêlant musiciens, chanteurs, danseurs n'est pas du genre rentre dedans, à l'inverse de bien des troupes du Québec.

Lui préfère garder quelque distance, celle de l'humour, de l'autodérision et une certaine élégance qui se loge là où on ne l'attend pas, sous des costumes, fripes à 2 euros dont les couleurs sont toutefois fort étudiées, dans un regard mesurant aussi bien le rapport entre les membres du groupe qu'entre les spectateurs et les acteurs. Et surtout donne du mou.

Chaises. Dans *Usually Beauty Fails ?* l'énergie collective de l'équipe, portée par la musique de Stéfano Bouché et de Philippe Brault

et la danse décomplexée de Frédéric Gravel qui se moque bien des chapelles et des effets de mode, pourrait transformer le plateau en un champ de bataille, casser le maigre mobilier (des chaises pour tout décor) ou saturer l'atmosphère. Mais le chorégraphe beau parleur, qui prend le micro pour des adresses directes au public, sait calmer le jeu. Aux ensembles surchauffés éclairés par des rampes de projo, il oppose des duos aussi tendres que durs où la relation à l'autre est toujours contrariée. C'est le cas, lorsque sous une douche de lumière blanche, immobiles l'un face à l'autre, un couple réinvente

L'occupation de la scène est une manifestation de cette conception démocratique de la pratique artistique, sans hiérarchie, sans poste défini.

un alphabet érotique, balbutiant, ne sachant pas où placer les mains. Demeurant gênés, lorsqu'ils enlèvent le bas, stoppes comme si plus rien ne pouvait être naturel dans l'étreinte sexuelle.

Le duo final est plus libérateur. Enlace, un couple évolue avec grâce, esquissant une nouvelle danse de salon où un pas de tango se mêle à des porters acrobatiques, aériens. L'entente est encore possible. Sans doute à cause du champagne que les ac-

teurs débouchent joyeusement comme pour créer un temps, un espace hors scène. Bons vivants et généreux, ils ne manquent pas de distribuer quelques coupes dans la salle. Ce ne sont vraiment pas des méchants, malgré le fait que régulièrement, ils pointent nombre de nos travers, avec en prime une pique qui moque la danse baroque, celle de la cour. Ici, elle se transforme en hip-hop avant de réunir les huit danseurs dans un unisson rythmé par les coups de hanches très suggestifs.

Elastique. On l'aura compris, Frédéric Gravel – qui manie fort bien ses références, de Pina Bausch à Maguy Marin, des conceptuels à Daniel Leveillé, le passeur – défend la démocratie. L'organisation même du groupe en

est le reflet, élastique, permettant aux uns et aux autres de mener parallèlement leurs propres activités. L'occupation de la scène est également une manifestation de cette conception démocratique de la pratique artistique, sans hiérarchie, sans poste défini, chacun pouvant interpréter l'autre.

On se sent donc à l'aise pour apprécier une gestuelle singulière qui marche à reculons, qui se renverse par le dos, qui joue du bassin et qui

casse les lignes trop classiques. Comme celles des membres inférieurs très régulièrement coupés, comme si le chorégraphe voulait redonner à la jambe son sens premier qui la situe entre le genou et le coup de pied. Souvent, la jambe se dérobe, créant une instabilité, attaquant la sacro-sainte verticalité.

Usually Beauty Fails ? véritable concert chorégraphique, qui prend le temps d'expliquer oralement certains points du spectacle, comme la présence du point d'interrogation dans le titre, nous charme. Comme, dans ce remue-ménage permanent, nous n'avons pas eu le temps de prendre des notes (contrairement à ce que Frédéric Gravel semble nous conseiller, amusé), nous ne savons pas si nous nous souviendrons de tout ou partie de ce show, mais il est certain que l'on a été bien accueillis. Prêts à remettre le couvert la semaine prochaine pour une autre histoire. Celle d'*Ainsi parlait...* où le texte d'Etienne Lepage bouge avec le mouvement de Frédéric Gravel et où Nietzsche est convoqué, lui aussi brassé pour perdre son statut de philosophe référent. «*Nietzsche, relève le chorégraphe, a fait de Zarathoustra un être qui vogue au-dessus de certaines considérations. Zarathoustra est un danseur.*»

MARIE-CHRISTINE VERNAY



by MELODY DATZ / January 24, 2014 / Seattle

<http://slog.thestranger.com/slog/archives/2014/01/24/montreal-dancers-radiating-sex-and-vulnerability>

Radiating Sex and Vulnerability at On the Boards

posted by MELODY DATZ on FRI, JAN 24, 2014 at 2:12 PM

I left last night's performance of ***Usually Beauty Fails at On the Boards*** feeling like I just got out of a very intense, hour and a half-long relationship.

It started the minute I walked into the theater—unlike the usual calm, somewhat blank pre-show atmosphere, the mood in OtB before the lights went down was so jarring and schizophrenic that people had trouble concentrating enough to find their seats. Loud, cacophonous bass and weird white lighting thrown onto the audience made us oddly conspicuous. Two people standing toward the front of the stage stared intently (maybe smirking?) at the ant-like crowd scurrying and bumping around the rows. The duo grew slowly until they formed a pyramid of six—then the lights went down and they started to creep toward the tangle of instruments, amps, and electrical cords at the back of the stage.

The dancers in Montreal-based Frédérick Gravel/Grouped'ArtGravelArtGroup's *Usually Beauty Fails* radiate sex and vulnerability and move in ways that would make most of us yelp in pain. They lead movements with elbows and shins, sometimes in weird, almost non-human angles, and here and there someone would plop down onto their knees in silent and surprisingly (even for dancers) graceful motions.

They are versatile—Gravel choreographs, composes, dances, sings, and plays multiple instruments in the show. The musicians stand at the back of the stage, creating an equality between all the artists—the songs are sometimes busy and complicated and sometimes beautifully simple.

That simplicity and vulnerability hit me the hardest—in one piece, the song's refrain “today is broken” backed a pair of dancers who pushed, pulled, and tossed each other's weight around the stage until half the audience was leaning forward in their seats and barely breathing. One moment, the male dancer would hold his arm straight in front, palm against the sternum of his partner while she met his gaze and continued to move toward him until he relented, catching her as she leapt silently into his outstretched arms. They bounced back and forth this way across the stage, loving and hating each other—a theme that was repeated throughout the show in between various couples and groups of dancers. Clothes came off, balls and breasts were cupped, rumps shone under harsh stage lights, but it was not dirty, nobody humped onstage—it was more an illustration of those starkly human moments of sex where there is no hierarchy of body parts, where vaginas and penises and nipples and fingers and mouths and knees have equal standing as ingredients in that sacred process of shared intimacy. There were parts of the show, toward the end, where I just wanted it to be over—I had to pee, I felt edgy in my seat after over an hour of intense action and conflicting emotions. Maybe that was their intent, to bring the audience down after the roller coaster of sound and light and music and moving bodies, and maybe that was good—I felt mildly drunk and it probably would have been dangerous to drive home without coming down a bit—a sort of theatrical post-sex cigarette.



ELSA PÉPIN

Sentinelle

Frédéric Gravel: la guerre aux canons de beauté

On ne s'entend pas sur sa définition. La beauté a créé la querelle tant chez les philosophes que chez les artistes. Donnée abstraite qui, comme le disait Hume, «n'existe que dans l'esprit qui la contemple», la beauté est soumise aux constructions mentales qu'on lui impose, en témoignent les dérives du nazisme qui avaient choisi la race aryenne comme critère absolu. De manière moins tragique, les arts y ont aussi mené leurs luttes, imposant des formes partout où ils le pouvaient pour tracer le chemin vers le beau, cet idéal réinventé de génération en génération, certaines criant au relativisme, ne pouvant malgré tout s'empêcher de le chercher.

Dans sa dernière création, *Usually Beauty Fails*, Frédéric Gravel explique que nous sommes tous à la recherche de la beauté parce qu'elle devrait nous mener à une sorte de vérité. D'où l'échec. Il qualifie la beauté de construction politique et examine le rapport complexe qu'on entretient avec elle dans ce concert chorégraphique pour six danseurs et deux musiciens. Je n'ai pas vu les précédentes pièces de Gravel (*Gravel Works*, *Tout se pète la gueule, chérie*, *Cabaret Gravel Cabaret*), mais j'avais entendu dire qu'il aimait bien retourner les robes de la danse contemporaine pour en tirer les coutures et lui déboutonner la poitrine. Dans une formule cabaret tout ce qu'il y a de plus informel, avec six danseurs, un *band* de musiciens *live* et un maître de cérémonie (Gravel lui-même), il y a en effet dans son étude quelque chose que je qualifierais de «déchabillage du mouvement», et de tout ce qui est formaté. Il vide les gestes de leurs

intentions, faisant voir la formalité qu'on leur assigne, et renvoie à des codes préétablis, qui commandent une esthétique avant de faire naître l'émotion. Un superbe tableau montre les six danseurs se déhanchant à l'unisson sur un concerto brandebourgeois, face au public, le regard détaché, investi d'aucune émotion. Ces va-et-vient mimant l'acte sexuel, fortement connotés, sont dénués d'un érotisme provocateur. Exhibée avec une simplicité déconcertante, cette gestuelle redevient instinctive et crée un ballet animal, calqué sur la nature. Ce coût en concerto est d'une beauté qui résiste aux modèles, mais qui ne fait pas dans la licence.

Dans une de ses interventions à l'endroit des spectateurs, Gravel admet que son étiquette d'artiste irrévérencieux lui paraît convenue. L'irrévérence vend mieux que la révérence, admet-il, mais l'art contemporain ne serait-il pas devenu une institutionnalisation de l'irrévérence? Pour être résistant aujourd'hui, dans une société où l'on nous ressasse que l'art crée de l'emploi et favorise l'économie, il faudrait plutôt faire de l'art qui ne sert à rien, dit-il.

En sortant le corps et l'artiste des intentions préfabriquées, de cette beauté clonée, marchandée, tout en jouant avec ses codes, la démarche de Gravel offre une réflexion éclairante sur les enjeux de l'art et de la beauté dans un contexte de marchandisation du monde. Le superbe duo entre Francis Ducharme et Jamie Wright, qui se touchent et s'auscultent comme des enfants découvrant la sexualité, en témoigne. Les gestes sont pornographiques: main dans la bouche, prise du sexe qu'on devine violente, mais chaque mouvement est figé, statufié, et ainsi

vidé de l'érotisme licencieux qu'on pourrait lui accoler. Les deux corps dessinent un choc amoureux accidentel, instinctif et se détachent de leur fonction utilitaire. Ils vivent sans pensée et se livrent un duel sans but. Gravel fait naître une beauté «déchabillée» des masques, résistant aux canons esthétiques par son absence d'intention. Chapeau.

Un autre spectacle aborde le thème de la beauté cette semaine. *L'obsession de la beauté* de Neil LaBute (voir entrevue, p. 16) et *Usually Beauty Fails* se rejoignent dans leur réflexion sur notre propension à chercher une beauté factice. Chez LaBute, les personnages exhibent des idéaux qui ne leur ressemblent pas, alors que Gravel interroge une beauté perdue dans un monde utilitariste. En fouillant sur Internet sur l'histoire de la beauté, assaillie par d'innombrables publicités pour injections de Botox, produits amaigrissants et crèmes antirides, je me suis dit que la beauté était peut-être devenue le chaînon manquant à nos vies qu'on veut toujours rentables. Résistons! Et continuons à chercher ce qu'on ne trouvera pas.

Usually Beauty Fails,
jusqu'au 17 novembre,
à la Cinquième Salle de la PdA

Prix du GG: Geneviève Billette, *Contre le temps*

Je félicite Geneviève Billette pour son Prix du Gouverneur général pour *Contre le temps*, superbe pièce montée l'automne dernier au Théâtre d'Aujourd'hui. L'auteure réussit un remarquable voyage au 19^e siècle avec le mathématicien Évariste Galois, cet esprit révolutionnaire qui revendique la recherche scientifique abstraite en face d'une société qui voit naître, en accord avec la révolution industrielle, la course au progrès à tout prix. Sa résistance et sa revendication du «droit de se perdre dans l'immensité» ont d'étonnants échos avec les pourfendeurs de l'utilitarisme d'aujourd'hui.

Contre le temps,
Leméac éditeur, 104 p.

Le Monde

Mardi 20 mars 2012

Danseurs québécois, à poil, au poil

Leurs chorégraphies décomplexées font florès

Danse

Mais qu'est-ce qu'ils ont donc ces chorégraphes québécois ? Depuis le 9 mars, Daniel Léveillé, Benoît Lachambre, Frédérick Gravel, Dave Saint-Pierre, Julie Andrée T. et quelques autres sont partout : à la Maison des arts de Créteil, au Théâtre de Vanves, à la Cartoucherie de Vincennes, bientôt à Maubeuge. D'accord, ils vont souvent à poil, ne manquent pas d'air. D'accord, ils dansent avec fougue et emportent le morceau sans même vous laisser le temps de dire ouf. Encore d'accord, ils font sourire et émeuvent tout à la fois sans se prendre pour le nombril du monde. Et ça fait drôle-ment du bien !

En tête de pont, Frédérick Gravel, 33 ans, à l'affiche le 12 mars du festival Exit, à Créteil. Son spectacle-concert rock Gravel Works est l'une des plus réjouissantes soirées de danse que l'on ait connues depuis belle lurette. Guitariste, chanteur, animateur, danseur, le tout haut la jambe, Gravel balance ses numéros comme un DJ. Gestuelle inventive, énergie dépensière, ironie joyeuse, lui et ses six danseurs-musiciens vous accrochent pendant deux heures. « Il est dans l'instantanéité, le direct, et c'est très rare finalement chez les artistes français, commente Didier Fusillier, directeur de la Maison des arts. On a la sensation qu'il débarque de la rue avec ses copains, et monte sur scène comme ça, à la seconde, habillé de la même manière. Tout peut arriver. Ce qui n'empêche pas la précision millimétrée du spectacle. »

Et tout arrive ! Gravel parfois bafouille, blague, se marre. L'un de ses danseurs rote après avoir bu une petite bière pendant la performance. Le public rit, tout va bien, vive la vie ! « Mais sans vulgarité, précise Anita Mathieu, directrice des Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis. Les chorégraphes québécois, quel que soit d'ailleurs leur style, sont dans la vie, osent l'impudeur, l'impertinence, mais sans grossièreté. Ce sont des artistes véritablement iconoclastes, explosifs. Loin de la culture savante, leur vitalité est celle de l'urgence. Je crois que le public a besoin de ça actuellement. »

Les Québécois tomberaient-ils

au bon moment ? Alors qu'en 2002, programmé pour la première fois en France aux Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis, la danse martiale et nue comme la main de Daniel Léveillé n'avait pas franchement tétanisé les diffuseurs français, voilà que notre homme, âgé de 59 ans, connaît aujourd'hui un succès inattendu. « Daniel, c'était un véritable martien à l'époque, un Aborigène, s'exclame en riant Marie-Andrée Gougeon, productrice de différents chorégraphes québécois, et à qui le théâtre de Vanves a donné carte blanche. Sa radicalité, son côté rentre-dedans commencent enfin à plaire aux Français. Il faut dire qu'ils ont aussi bougé depuis 2002. »

Concepts en béton

Depuis dix ans, la « non-danse » a passablement troué les rangs du public selon nombre de programmeurs. Pour les remplir, les chorégraphes du Québec, qui n'ont pas connu ce mouvement – ce qui ne les empêche pas d'afficher des concepts en béton –, semblent parfaits. « Avec eux, on est loin des positionnements intellos, assène José Alfaro, du Théâtre de Vanves. Ils nous racontent des histoires humaines, de la vie quotidienne. Ils nous parlent de nous au plus profond, ils sont avec nous. »

Dans Gravel Works, Frédérick Gravel, qui a été l'élève, comme Dave Saint-Pierre, de Daniel Léveillé, s'interroge sur la façon dont un spectacle de danse contemporaine touche quelqu'un. Il mime ensuite que ça peut le toucher à la tête, au cœur, au sexe. C'est dit : les Québécois nous touchent partout. ■

ROSITA BOISSEAU

Ma Gang Montréal. Festival Artdanthé, Théâtre, Vanves (92). **Tout se pète la gueule, chérie**, de Frédérick Gravel. 20 et 21 mars, 21 heures. **Julie Andrée T.**, le 24 mars, 19 h 30. 20 et 21 mars. 21 heures. Tél. : 01-41-33-92-91. De 13 à 18 euros. **Focus Québec.** Festival Via, Maubeuge (59). **Gravel Works**, de Frédérick Gravel. 27 et 28 mars. De 8 à 11 euros. **Dave Saint-Pierre et Clara Furey**. 30 et 31 mars. Tél. : 03-27-65-65-40. De 8 à 11 euros. **Benoît Lachambre.** Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis, Bagnolet. 1^{er} et 2 juin. Tél. : 01-55-82-08-01.

Festival

A Montréal, l'ouverture et les marges

La Libre Belgique (Bruxelles), 4 juin 2009, p. 50&51

Marie Baudet à Montréal

Le FTA, ainsi que s'affiche le Festival TransAmériques, offre des expériences scéniques diverses. Qui curieusement, souvent, se rejoignent.

Verra-t-on un jour "Gravel Works" en Belgique ? On peut le souhaiter, tant l'oeuvre du jeune chorégraphe - en l'occurrence une pièce-compilation - possède d'énergie, de conscience, de spontanéité, et de formidable force musicale. *"Je m'appelle Frédérick Gravel. J'ai trente ans. Je suis Montréalais. Je suis hétérosexuel. Et je danse."* Répétés sept fois, par chacun des interprètes, ces mots pourraient laisser craindre un spectacle potache, un système, voire une prise de tête de base. Car en outre l'artiste, bientôt, se pique d'expliquer au public le principe de cette présentation, qui rassemble des recherches du GAG (Grouped'artGravelArtGroup), défini comme *"collectif variable de personnalités actives dans le processus de création, réunies pour créer beaucoup, essayer abondamment, s'obstiner énormément et (se) donner du plaisir"*. Dont acte.

Tout cela livré comme une friandise bi-goût, réflexion et sensation. Les corps, chez Gravel & Co, sont engagés dans l'action pure - et par instants suspendue, comme brutalement absente d'elle-même - et simultanément porteurs d'un détachement qui tient de l'autodérision. Ou plus précisément de la désinvolture. Voilà la qualité roborative de "Gravel Works". Où la musique, l'air de rien, prend une amplitude phénoménale (nonchalance d'une trompette, puissance d'une guitare, angélisme ambigu d'une voix, des petits riens quasiment miraculeux, et le *beat*, baby !). Où les gestes se posent, précis mais sans apprêt, de même que les visages et les êtres, garçons et filles, apparaissent sans fard, sans chercher jamais à se montrer gracieux. Voilà peut-être la grâce, justement.

Aux doutes des premières minutes ont succédé la curiosité, le sourire, l'émotion, la pulsation d'un langage qui fait le tour de lui-même, qui parle, dixit Frédérick Gravel, *"à la tête, au cœur, au sexe"* - au choix et sans exclusive. Et qui surtout n'épuise pas ses possibles.

Marie-Hélène Falcon, directrice artistique du FTA, avoue un coup de cœur pour cette production singulière, qui semble condenser tout ce qu'offre le jeune festival montréalais, successeur dans le temps et héritier dans l'esprit du fameux Festival de Théâtre des Amériques. Les artistes de cette 3e édition, dit-elle, *"prennent à bras le corps la matière et les préoccupations de notre époque. [] Nos inévitables échecs. Rien ne leur échappe. Aucun interdit ne les arrête"*. Avec sa programmation à la lisière du théâtre et de la danse, l'événement printanier juxtapose les premiers pas (ou presque) et les grandes pointures (Robert Lepage, Benoît Lachambre ou Jan Fabre notamment s'y inscrivent). Parmi les plus jeunes créateurs, on relève, de spectacle en spectacle, et en dépit de thématiques distinctes, des gimmicks - mouvement expliqué, cris, nudité parfois, évocations sexuées, esthétique de l'ordinaire, du tee-shirt basique, du survêtement - étonnamment identifiables et inégalement exploités, bien moins convaincants que chez GAG par exemple dans "Le Show Poche" de Catherine Tardif; séduisants quoique par moments maladroits dans "Les Cuisses à l'écart du cœur" de Virginie Brunelle, présenté dans le off - car le FTA cultive une ouverture réelle et des marges accueillantes.

Si elle se fait un peu désirer sur l'île d'entre le Saint-Laurent et la Rivière des Prairies, la belle saison s'en vient et avec elle une kyrielle de festivals. Celui-ci, assurément, n'est pas le moins étonnant d'entre eux et draine un public d'une réjouissante variété.

Festival TransAmériques, Montréal, jusqu'au 6 juin. Infos : www.fta.qc.ca

LE DEVOIR

Jeudi 3 juin 2010

Festival TransAmériques

Show de gars drôle-triste

TOUT SE PÊTE LA GUEULE, CHÉRIE

Chorégraphies, musique et interprétation: Frédéric Gravel, Nicolas Cantin, Stéphane Boucher, Dave St-Pierre; Jusqu'à demain à la Cinquième Salle de la Place des Arts.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Les p'tits gars se garochent déjà sur scène quand le public entre en salle. La musique fuse. Pourtant, *Tout se pète la gueule, chérie*, deuxième concert chorégraphique signé Frédéric Gravel — mais conçu à quatre têtes et quatre membres —, se révèle finalement moins un trip de testostérone qu'un show de gars drôle-triste. Aussi sombre et délirant que drôle et pathétique.

Comme dans le précédent Gravel Works, présenté l'an dernier également au FTA, les performances musico-chorégraphiques sont entrelardées de brèves animations aussi débonnaires qu'hilarantes sur ce qui se passe sur scène. La formule est efficace, même si elle pêche un peu par sa facilité.

Les premiers tableaux de l'«étude anthropologique #1» annoncée font rire aux éclats. Les quatre gars se plantent sur scène, bière à la main et l'air hagard, en culotte ou caleçon, bottes de cowboy et lunettes fumées. Ils se livrent chacun à un numéro d'équilibre ou de déséquilibre débilisant sur un air de folk où la bière éjacule à qui mieux mieux. Digne d'une scène de film hyper-réaliste où triomphe le pathétique. La parodie-pastiche des chorégraphes contemporains, signée Dave St-Pierre réincarné en blonde tu-nue à perruque est un morceau d'anthologie. Du bonbon au gaz hilarant, mais pour initiés seulement.

Mais une fois savouré le manège habile, drôle et très distrayant et la totale complicité des meneurs de claques, que reste-t-il ? L'art d'être con, (parfois) avec intelligence? Les petites actions dansées ou théâtrales ne dépassent souvent pas l'anecdotique. Même quand le ton bascule sur la pente plus sombre de la psyché masculine

contemporaine: l'homme prostré, apeuré, intimidé.

Là où Tout se pète la gueule prend du coffre, c'est dans le solo minimal de Gravel, qui sert un étrange festin de muscles bandés dont le protagoniste ne sait plus que faire, sur une belle Stéphane Boucher entonne une chanson folk de son cru assis à un drôle de piano feutré. Belle

image du masculin en déroute, renforcée dans le trio suivant, où les gars, le corps coincé dans leur veston-cravate, exécutent une chorégraphie à reculon, comme submergés par ces codes et ces normes qui nous régissent alors qu'ils veulent exulter. Le duo St-Pierre/Gravel aussi, de physicalité brute aux maladresses assumées.

Cette déroute masculine devient belle et puissante parce qu'elle n'est pas subie. Elle s'affirme dans un spectacle où quatre gars se mettent à nu avec une sensibilité et un sens d'auto-analyse et d'auto-dérision qui les sauvent. Et la finale du show, en forme de rappel, en témoigne.

Le Devoir

Le jeudi 3 mai 2012, cahier ARTS, p.4

DANSE / Cabaret Gravel

Deux heures magiques

ALINE APOSTOLSKA
COLLABORATION SPÉCIALE
CRITIQUE

Ce *Cabaret Gravel* est très réussi. Pas moins de 13 artistes, musiciens, chanteurs, danseurs, comédiens sur la scène du Lion d'or, font du spectacle une jubilation singulière produite par la richesse des gammes d'émotions, de découvertes, de surprises, de dérisions caustiques, d'impacts sensuels aussi. Autant d'éléments bien distincts, mais subtilement maillés par Frédéric Gravel, pivot névralgique de cet improbable édifice. Parce qu'il ne suffit pas de réunir de bons artistes pour que la court-pointe soit belle. Comme dans toutes les œuvres du musicien-chorégraphe, le résultat reste incertain, forcément, et il tient à un fil. Ici ça fonctionne, absolument.

Plus de deux heures

magiques en compagnie d'une troupe d'amis qui, d'année en année, jouent dans les spectacles les uns des autres, créent ensemble avec une apparente bonhomie. Fred Gravel et ses amis complices forment une confrérie pas mal rock and roll.

Des duos mémorables

Comme il se doit dans les meilleures revues de cabaret, se succèdent de courtes prestations de deux ou trois minutes. Du solo d'ouverture de Caroline Gravel à l'évocation du Jack de Dana Michel, du texte porno émotif de Jérémie Niel au duo fluo érotico souriant d'Anne Thériault et Dany Desjardins, de l'énigmatique présence de Normand Marcy à sa parodie de la famille prémonoparentale, on retient aussi plusieurs duos mémorables. Celui de Pierre Lapointe et Jamie Wright, qui bougent ensemble pendant que joue le quatuor Molinari. Wright rejoignant ensuite

Francis Ducharme au son d'une chanson de Pierre Lapointe, un rêve étrange qui vire à l'empoignade fusionnelle et répulsive comme un tango.

Pierre Lapointe ne cherche pas à se démarquer, mais au contraire apporte sa présence et sa singularité à l'ensemble. Notamment dans un sublime duo chanté avec Fred Gravel, qui décrit la prestation comme « une histoire d'amour entre gars comme on n'en voit jamais dans les variétés radio-canadiennes ». Ces perles verbales font non seulement le lien, mais le liant entre les prestations. Le liant majeur étant le *Gravel band* et ses cinq musiciens et chanteurs. Un *band* qui démenage.

Gravel a beau vouloir jouer la légèreté, affirmer que ce spectacle n'est « que la répétition du prochain », la maîtrise de tous produit son effet.

Cabaret Gravel, jusqu'au 4 mai, 20 h 30, au Lion d'or.

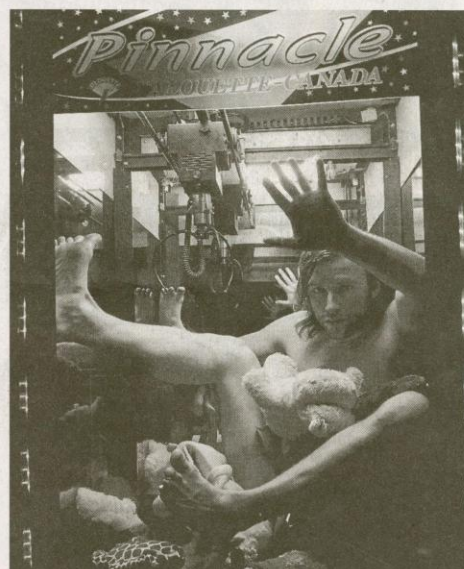


PHOTO FOURNIE PAR LA PRODUCTION

Parmi les duos du *Cabaret Gravel*, Francis Ducharme (notre photo) et Jamie Wright donnent une prestation qui vire à l'empoignade fusionnelle et répulsive, au son d'une chanson de Pierre Lapointe.